Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation

Herausgeber: Société jurassienne d'émulation

Band: 103 (2000)

Artikel: Rapport sur un extraordinaire voyage aux Indes orientales considérées sous l'angle de la morale, de l'esthétique et de l'helvétisme

Autor: Roulet, Daniel de

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-685046

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Rapport sur un extraordinaire voyage aux Indes orientales considérées sous l'angle de la morale, de l'esthétique et de l'helvétisme

Daniel de Roulet

Chère Chitra,

Voici 15 jours que je suis de retour et je tarde à vous envoyer ce courrier promis. C'est qu'après l'Inde, il n'est pas facile de se remettre à l'Europe. Je n'ai toujours pas trouvé de réponse à la question que vous me posiez lors de notre visite nocturne à la plage de Madras. L'océan indien presque sans vague, le quartier de lune entamé à l'horizontale comme dans tous les nocturnes indiens, et cette question à brûle pourpoint: «Qu'est-ce que vous cherchez *exactement* en Inde ?» Après quinze jours, la mémoire encapsule ses débris. Reste une impression générale, parsemée de quelques anecdotes.

Non seulement je peine à vous écrire, mais je n'arrive pas non plus à rédiger le rapport officiel que me demande la fondation qui m'a envoyé chez vous. J'hésite sur la moindre ligne parce que je vois trop le danger d'écrire deux textes différents, l'un pour répondre à votre question et l'autre pour raconter officiellement mon voyage. Je me décide donc à vous écrire d'abord. Vous me direz ce que vous pensez de ce texte et si je peux l'utiliser comme rapport officiel.

Je commence tout au début. C'est en octobre dernier que le professeur Roger Francillon me demande si je veux l'accompagner en Inde. Vous avez vu les quatre gros volumes qu'il a consacrés à notre littérature à travers les siècles. Il est sans conteste le pape de ce dogme-là: une littérature spécifique dans un tout petit champ, coincé entre Alpes et Jura. Il a besoin, me dit-il, d'illustrer son propos en emmenant un auteur dont l'identité s'est formée dans ce champ-là. Je le prie de m'accorder une semaine de réflexion : Suis-je bien un auteur représentatif de ce qu'il enseigne, moi qui me flatte d'écrire d'abord par opposition ? Contre un certain mythe de mon pays, contre le parti hégémonique, contre le repli identitaire. Finalement j'accepte, surtout à cause de ma grande curiosité pour l'Inde. Je n'aime plus voyager en touriste, préfère approcher un pays de l'intérieur en échange de quelque chose que je sais à peu près

faire: lire mes textes et raconter en quoi mon pays me sert d'observatoire de la richesse du monde.

Sur l'Inde j'en sais moins que le guide du routard. Je commence par votre littérature contemporaine. Depuis longtemps j'admire Rushdie. Je me mets au «Dieu des petits riens» d'Arundati Roy. Pendant tout mon voyage je l'ai relu. Je vous l'ai dit, c'est pour moi un grand roman de la littérature mondiale. Je lis aussi les traductions que Gide a faites de Tagore et note les phrases où celui-ci est comparé à Ramuz. Je cherche dans nos lettres les traces de Kipling et de Romain Rolland. Je m'enthousiasme pour le dernier film de Patricia Plattner *Made in India*. Et finalement je me souviens que mon deuxième prénom vient de mon parrain, un médecin mort jeune et enterré chez vous.

Le 4 février 2000, je quitte Genève en fin de matinée avec un simple bagage à main rempli à ras bord de livres. Non pas les miens, mais ceux de mes collègues et de mon éditeur Canevas que je me réjouis de faire connaître chez vous.

Entre Genève et Zurich, je lis le *Financial Time* qui analyse l'arrivée au pouvoir du parti de Haider. Il est toujours intéressant de connaître le degré de moralité des banquiers. Ce jour-là, ils paraissent vraiment choqués, allant jusqu'à recommander des sanctions économiques contre l'Autriche.

Je feuillette la *Süddeutsche Zeitung* pour qui la vente de Mannesmann à Vodafone représente la fin du capitalisme à l'allemande et le triomphe de la vision boursière du monde.

Enfin je trouve dans *Le Monde*, l'histoire de Michael von Graffenried, ce photographe suisse qui expose pour la première fois son travail sur la terreur aux yeux mêmes des Algériens. La littérature a-t-elle jamais ce courage?

Trente-cinq minutes plus tard, l'A321 presque vide se pose dans la seule grande ville du pays. De Zurich, je repars pour Delhi sans escale. J'arrive à trois heures du matin dans un aéroport bondé. En Europe et aux Etats-Unis, les atterrissages de nuit ne sont pas autorisés, ils gênent le sommeil des riverains. C'est pourquoi les compagnies de la planète s'arrangent toutes de la même manière. Elles profitent de la nuit pour faire escale chez vous comme si les riverains de vos aéroports n'avaient plus besoin de sommeil.

Le chauffeur de taxi me parle de son fils qui fête son onzième anniversaire. Quand je lui dis que moi aussi je fête le mien (56 ans), il me remercie comme si j'avais inventé un mensonge par politesse. Puis il m'informe de sa vision de mon pays: *Tous les Suisses sont ou médecins ou avocats*. J'ai beau lui raconter que nous comptons aussi des boulangères, des maîtresses d'école et des chauffeurs de taxi, il n'en démord pas. D'ailleurs il a l'expérience pour lui. Me reste à choisir entre médecin ou avocat. Je ne tiens pas à le décevoir et dis: *avocat des causes perdues:*

romancier. Il me fait de la tête ce signe que je ne connais pas encore. On ne devrait jamais se référer aux chauffeurs de taxi.

Le samedi je visite les abords de Conougth Place, évitant tant bien que mal le harcèlement des chauffeurs d'autorickshaw, des vendeurs de patates douces, de cacahouètes et de bananes. J'escalade aussi un site astronomique construit au XVe siècle et mesure la difficulté à faire de la course à pied dans les rues de Delhi. J'ai pourtant emporté mes baskets, mais ne trouve aucun parcours pour exhiber ma nudité de coureur occidental. Je juge par avance indécent d'encombrer de ma vitesse des trottoirs bondés et des rues débordantes.

Le lendemain dimanche, je passe toutes les heures diurnes à la foire internationale du livre. Elle s'étale dans un grand parc où pour cinq roupies d'entrée je suis définitivement protégé de la mendicité. La France présente sa littérature grâce à son Alliance française et son ambassade, l'Italie la sienne, l'Allemagne aussi. Mon pays, rien. Ce sera pour une autre fois...

Dans le périmètre de la foire, des pavillons avec des livres dans toutes les langues de l'Inde et du monde. Entre les bâtiments, les chantiers continuent même le dimanche. J'observe le creusement d'une tranchée. Des hommes accroupis sur le bord de la fouille présentent à d'autres leurs paniers en demi-sphères garnis d'une toile de fond. Personne n'a d'outils. A mains nues, on arrache des morceaux de terre qui sont mis dans les paniers. Les bras tendus au-dessus de la tête, les porteurs passent leurs paniers à d'autres hommes debout sur le camion. Ceux qui n'ont pas de paniers font le voyage entre la fouille et le camion en portant un gros caillou après l'autre. Ils vont sans chaussures, les intouchables. Seul le chauffeur a des souliers et des pantalons. Quand le camion se met à déborder, le chauffeur rejoint sa cabine et les autres, une vingtaine, montent sur le marchepied, s'accrochent au rétroviseur, aux pare-chocs, et, comme un essaim de guêpes, accompagnent le véhicule se frayant un passage au milieu de la foule endimanchée. Entre les livres et la terre extraite à mains nues, la distance n'est pas aussi grande que chez nous.

Le soir, je retrouve Roger Francillon et sa femme à la résidence de Pierre Helg, notre conseiller d'ambassade. Il nous présente vos amis, le professeur Madavane et sa femme. Nous parlons de la littérature québécoise et de la pièce de Madavane traduite en français. Le voyage s'ouvre par une belle amitié.

Pour rentrer à l'hôtel, je prends un taxi qui ne tarde pas à s'arrêter dans un endroit très sombre, prétendant qu'il vient de crever. Le changement de roue dure un moment que je mets à profit pour étudier dans la froidure d'un nocturne indien les différentes sortes de voitures sans phares qui évitent habilement l'obstacle surgi au dernier moment.

Encore perturbé par le décalage horaire, je contemple longuement par la fenêtre de ma chambre les toits plats sur lesquels donne mon

10e étage. Ils sont encombrés de toutes sortes de gros déchets qui ne peuvent être arrivés là que jetés par les fenêtres: tuyaux, pièces métalliques, cartons, matelas. Dans les cours, des cabanes de tôle ondulée abritent le personnel de l'hôtel. Deux puissants projecteurs éclairent les arbres par au-dessous. Un gros charognard tente une dernière ronde majestueuse. Les bruits de toutes sortes de moteurs et la symphonie des klaxons occupent tout l'espace sonore. La ville, comme nos usines, ne s'arrête jamais. Une grosse construction de béton peinte en rouge – sans doute une banque – rappelle que Le Corbusier a fait ici des émules après avoir construit Chandigarh.

Lundi matin a lieu le premier séminaire au département de français de NJU. Dans le bureau du recteur le thé est servi, la conversation en anglais porte sur le rôle de la culture dans notre pays. Débarque notre ambassadeur, le docteur Gyger. Cet homme sûr de lui se fait un devoir d'expliquer au recteur que chez nous ce n'est pas la culture qui est importante, mais bien la réalité des affaires et de l'industrie. Pour lui, les universitaires sont des rêveurs avec lesquels il n'a pas fait de bonnes expériences. Le recteur répond d'un sourire aussi poli qu'embarrassé.

Puis nous passons à la partie publique de la cérémonie. Chacun reçoit un grand bouquet de fleurs, même si celles de l'ambassadeur ne sont pas vraiment méritées, puisqu'il répète, inaugurant un séminaire de littérature de langue française, que la vraie littérature, chez nous, se fait d'abord en allemand. Il semble d'ailleurs si affairé qu'il n'a pas le temps de rester jusqu'au terme de la cérémonie.

Les participants au séminaire viennent de différentes universités et posent des questions qui me vont droit au cœur. Dans l'après-midi, je lis un extrait d'un roman inédit. Et comme toujours, le seul fait de me mettre à la place des auditeurs me fait considérer d'un autre œil le texte que je présente. La nuit-même je récris tous les passages qui n'ont pas bien passé. C'est peut-être ça que je viens *exactement* chercher chez vous. Une nouvelle distance.

Le soir est organisée une réception par M. Gyger, ancien chef de la Mission permanente de la Suisse auprès des organisations internationales à Genève et dont le titre est désormais «ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire de Suisse en République de l'Inde, au Royaume du Bhoutan et au Royaume du Népal, avec résidence à La Nouvelle Delhi». Mais il pèse à l'ambassade un climat des plus crispés. C'est à peine si M. l'ambassadeur qui a fait inviter différentes personnalités du monde académique se donne la peine de les saluer. Le doyen du corps diplomatique étant présent, c'est avec lui seul que notre représentant s'entretient. *What are we doing here?* me demande un invité, s'en allant sans dire au revoir. Un autre, trop poli pour se plaindre, me confie qu'il se réjouit de nous revoir, mais dans un autre cadre.

Le lendemain, deuxième journée du séminaire à l'université. Il n'est pas évident de comparer les textes de Ramuz et de Guy de Pourtalès en insistant sur des détails soudain futiles. Dire l'opposition entre deux villes de chez nous, situées à septante kilomètres l'une de l'autre au bord du même lac, paraît un problème secondaire dans une ville qui à elle seule compte dix fois plus d'habitants que toutes nos villes réunies. Quand Roger explique au tableau noir la différence entre Saint-Saphorin et Cully (à ne pas confondre avec Pully) j'ai peur qu'on nous accuse d'étudier les pattes d'une mouche alors que nous menace le talon d'un éléphant. Mais n'est-elle pas de Pourtalès cette allusion: *chaque mouche a son ombre ?* Faut-il évoquer jusqu'à la texture de cette ombre unique que fait un rayon de soleil passant par-dessus l'une de nos montagnes et se reflétant dans un de nos lacs ?

Plus tard, dans les couloirs aérés du campus une chercheuse indienne spécialiste des rapports de Cendrars à la psychiatrie m'entretient longuement de Marguerite Duras dont elle connaît chaque texte. Comme j'en parle au passé, elle s'étonne:

– Vous me parlez de Duras comme si elle était morte.

–Si fait, elle est morte.

–Eh bien, c'est que, chez nous en Inde, les mauvaises nouvelles vont très lentement.

Je profite d'une pause pour visiter le Qutb Minar. Le minaret de Qutub-ed-Din date de 1199. Haut de 72,5 mètres. 15 mètres à la base, 3 au sommet. Après le deuxième balcon, ça devient vertigineux, vous avez l'impression que la tour vous tombe dessus. Est-ce que vous l'avez déjà vue? En lisant mon guide, j'apprends que cette construction est le pendant de la tour Giralda à Séville qui marque l'autre extrémité de l'expansion musulmane. J'irai la voir, vous enverrai une carte. Avec trois étudiants de bonne famille révisant leur français, je visite encore le cloître musulman adjacent. Dans un de ses angles se dresse un temple hindou plus ancien où les visages des chapiteaux ont été cassés, mais les corps nus sont encore là. L'architecture préservée révèle une coexistence pacifique entre les religions. Sur une colonne de la cour, je note la traduction d'un très beau poème du fond des âges. Et me voilà avec cette émotion – mélancolique vibration – qui ne me prend que rarement. Je le recopie dans mon carnet. Ce jour au moins, je sais *exactement* ce que je suis venu chercher en Inde.

L'après-midi, rapide détour par le Musée national. Dans la salle des bronzes (le métal reste plus net que la pierre), nouvel enchantement devant la perfection de cet art raffiné. Alors que l'Europe vivait son Moyen Age à peine gothique, voici ce que produisait l'Inde sensuelle, érotique. L'Eros est là comme une pratique qui éloignerait les pulsions guerrières. Non comme chez nous un repos du guerrier, mais un repos de l'âme, un

moment de bonheur. Je voudrais avoir sous la main Denis de Rougemont, *L'Amour et l'Occident*. Le soir, lisant Pascal, je recopie:

«Le présent n'est jamais notre fin. Le passé et le présent sont nos moyens, le seul avenir est notre fin. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre et, nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous le soyons jamais.»

Après cinq jours à Delhi, voyage jusqu'à Hyderabad, discussion passionnée avec Roger. Il défend Camus, je défends Sartre. On se croirait dans les années 1960. Et c'est aussi le bénéfice des voyages lointains de nous rappeler les racines de notre pensée. J'accuse l'ambiguïté de Camus sur l'Algérie, il accuse celle de Sartre sur la Hongrie. Puis nous en venons à notre cher Ramuz. Il faudrait appeler notre discussion *Pour en finir avec la Suisse*. La centralité volontariste d'un Ramuz n'est plus possible ni par rapport au temps ni par rapport à l'espace. Mais Ramuz a anticipé sa position marginale, la nôtre, par rapport à la langue. D'où son décalage. Cette marge se croyait peut-être une centralité. Il faut continuer de la creuser. C'était un projet. Qui le continue? Chez nous, après la Seconde Guerre mondiale, le nucléaire et Auschwitz, nous devons remettre en mouvement le temps. Sur fond de rizières indiennes, nous discutons du rapport Bergier (un historien qui étudie notre attitude pendant la Seconde Guerre mondiale). Remettre en mouvement l'espace, en finir avec la dualité du monde, forcer la créolité de Ramuz. Et pour cela, n'est-ce pas cher Roger, observer nos capitales: Berlin, Paris, Londres, Rome. Contre les fondamentalistes de notre littérature, dénoncer le discours politique creux et suranné de l'attachement à la terre. La nouvelle culture littéraire doit être créole, immédiatement sur le *beat* du monde. Que la Suisse devienne enfin un pays comme les autres... Oui, mais existe-t-il un pays comme un autre? Existe-t-il une littérature sans terre, cultivée comme une tomate hors sol? Peut-être que nous occupant un peu moins d'identité et un peu plus de notre rapport à la technicité du monde, nous reconstruirions une culture. L'Egypte est un don du Nil et Bhopal un don d'Union Carbide.

Le matin tôt, deux étudiantes en somptueux saris nous guident jusqu'à l'Université où nous attend un recteur qui connaît mieux que nous les œuvres de Max Frisch. Il est fier de son campus, nous le fait visiter d'abord au travers d'une vidéo, puis pour de bon entre les bananiers. Il nous présente un ancien réservoir qu'il a fait restaurer, nous en offre la reproduction tirée sur bois (que j'ai devant moi vous écrivant), nous fait signer des certificats pour les participants au séminaire, nous avoue son amour pour les bords de la Limmat. Pendant deux jours, le scénario reprend celui de Delhi. J'illustre du mieux que je peux les propos de Roger sur notre littérature, réponds à toutes les questions, même aux plus indiscrètes. A quelles heures du jour et de la nuit écrivez-vous? En commençant par un plan? Et d'abord, pourquoi écrivez-vous? J'essaie de parler

de cette pression du travail d'ingénieur à laquelle chacun veut résister de son mieux : en s'abrutissant de T.V., en se retirant chaque week-end dans un chalet de montagne ou – justement – en écrivant des romans. La littérature, dit Pessoa, est bien la preuve que la vie en soi ne suffit pas. Non, la littérature en soi ne suffit pas non plus, répond un jeune Indien qui a rapporté de son séjour chez nous l'expression historique *la barque est pleine*.

Trois nuits à l'hôtel Krishna Oberoi en pur style international. Chaque soir seul dans la piscine ou le gymnase, je maintiens ma forme dans l'air conditionné. Un soir, au coucher du soleil, nous visitons la forteresse de Golconde, puis Charminar au cœur de la vieille ville. Les quatre tours de la porte monumentale sont sur tous les paquets de cigarettes indiennes. Charminar, arc de triomphe érigé pour célébrer la fin d'une épidémie de peste en 1591. La nuit tombe, les moustiques attaquent.

Puis de nouveau l'avion pour Madras. Dans un *lounge VIP*, un ventilateur au plafond tourne les pages des journaux préparés sur la table, alignés par couleur de papier. Textes en toutes langues, en tous caractères. Des fonctionnaires assis chargés chacun d'un rôle. Par exemple contrôler un tampon, mettre une étiquette, disposer les bagages sur un chariot, apporter de l'eau aux personnes étrangères qui pourraient en avoir besoin. J'en demande avec beaucoup d'énergie (est-ce de la condescendance ?) à un monsieur embarrassé. Il se rend dans l'arrière boutique, là où l'aéroport n'est qu'un sombre dédale puant, remplit une bouteille usagée avec de l'eau du robinet, la referme pour qu'elle ait l'air neuve. Pendant ce temps, sa femme raconte à Roger les misères de sa nuit, le rêve rocambolesque et angoissé où revenaient ses deux précédents maris. Roger rit de bon cœur.

Dans l'avion, il me raconte sa carrière. Enfance dans un village du Jorat, études de français, départ pour l'Afrique, retour à Lausanne, assistant de Mercanton après avoir fait en 1973 une thèse avec Rousset sur Madame de La Fayette. Nous partageons pour cette femme-là une admiration dont toutes les autres devraient être jalouses si seulement elles savaient. Depuis quarante-trois ans, Roger n'est plus revenu en Inde. Il avait gagné un voyage en répondant tout juste à des questions sur Molière.

A l'aéroport de Madras, vous nous apportez à chacun une rose. Elles promettent un beau week-end.

Dans ma chambre d'hôtel je reçois par erreur un appel. Comme je reconnais derrière l'anglais de mon interlocuteur un épais accent suisse allemand, j'essaie de le calmer. Non, sa fille n'est pas dans ma chambre. Une heure plus tard, elle est retrouvée et peut parler à son papa. Elle est partie de Suisse avant-hier pour trois mois. Cela promet...

Comme je vous l'ai dit, Chitra, j'aime bien votre ville, pas seulement la Marina, mais aussi les couleurs de sa foule embouteillée, ses

couronnes de fleurs autour des temples, l'éclat des saris, des bougainvilliers, du jasmin dans les cheveux des femmes. Mais c'est chez vous aussi que j'ai pour la première fois l'ennui du pays.

J'essaie de comprendre ce qui me manque puisqu'il est rare que ça m'arrive. J'aime les hôtels, leur anonymat, et ma solitude. Même au Sénégal l'an dernier en pleine chaleur je n'ai jamais eu d'un coup cette envie d'être de retour chez moi. Mais ici, après dix jours, ce qui me pèse, c'est le trop plein. Je compare ce que je vois par la fenêtre aux rues vides de chez moi. Je me dis: là-bas c'est le désert, ici ça va déborder. Jamais, même à minuit un jour de l'an sur Times Square je n'ai senti à ce point la pression de la foule. Et cette question sans réponse *Qu'est-ce que je cherche exactement* est remplacée par *Et eux, si nombreux, qu'est-ce qu'ils cherchent exactement?*

A travers la porte de ma chambre j'entends les hommes de ménage donnant leurs ordres à des femmes de ménage. Une espèce d'anglais mouillé de tamoul, une sonorité plutôt haut perchée. L'air conditionné est éteint, les rideaux tirés, la lumière vive encore, le lit dur à peine propre. Une moquette verte, épaisse comme un gazon anglais, garde l'humidité des pieds de tous les voyageurs: touristes occidentaux, hommes d'affaires japonais. Du robinet sort une eau brunâtre et tiède. Le journal annonce: *Plus d'eau à Madras*. Il raconte aussi l'histoire de cette cinéaste qui, après avoir tourné *Fire*, s'est rendue à Benares pour tourner *Water*, l'histoire des veuves prostituées. Les hindous fondamentalistes lui font la vie dure, lapident acteurs et techniciens. Mme Deepa essaie d'expliquer qu'elle n'attaque pas la religion. Rien à faire. Qu'est-ce qu'elle cherche *exactement*?

Dimanche, nous faisons un petit voyage touristique jusqu'à Kanjapuram. Vous connaissez ce temple aux 96 colonnes devant lequel se creuse un grand bassin. Environ trente mètres sur trente d'eau sacrée d'un ocre sombre. A sa surface, des poissons viennent manger les boutons de petites fleurs blanches que les fidèles leur jettent. Ses quatre bords de grandes marches, presque des gradins, permettent d'étendre les vêtements. A ma gauche en plein soleil de midi, des hommes aussi noirs que des Africains, vêtus d'un seul cache-sexe rose, font soigneusement leurs ablutions. Avec des gestes très lents, ils déplient leur linge au soleil, remontent quelques gradins, y repensent, redescendent prendre encore de l'eau dans leurs mains, s'en aspergent longuement. Que font-ils dans la chaleur? A quoi pensent-ils? De quelle éternité rêvent-ils? Deux mille ans plus tôt, au même endroit, vêtus d'un même cache-sexe rose, un homme de même allure faisait sans doute les mêmes gestes. Tandis que chez moi, là-bas en Europe, les civilisations s'emballaient, faisant de moi ce touriste fatigué, le passeport dans une poche, la carte de crédit dans l'autre, lunettes noires, un couvre-chef ridicule, une montre suisse

au poignet et, à la main, sa réserve d'eau minérale dans une bouteille de plastique.

Nous revenons par Mahabalipuram. Notre chauffeur tout de blanc vêtu arrête la voiture climatisée au plus près de chaque monument. Dans la chaleur de midi, Roger et moi attaquons péniblement l'ascension d'une colline. Les chutes du Gange y sont figurées dans des hauts-reliefs pris dans le rocher avec une panoplie d'éléphants, de singes et de tigres. Au loin montent les fumées d'une grande usine nucléaire, d'une fabrique d'automobiles, d'une raffinerie de sucre.

Puis de nouveau la route dont les bords de poussière rouge me font revenir l'Afrique en tête. Le chauffeur conduit à tombeau ouvert. Je crains qu'il ne le referme, le tombeau. Chaque jour chez vous, j'ai vu au moins un accident de la circulation

Et de nouveau ce sentiment d'étrangeté absolue. Sans doute parce que, au lieu d'être actif à un séminaire sur la littérature francophone, je me retrouve à visiter des monuments, touriste passif. Dans mon attitude je retrouve un curieux mélange de fascination et de répulsion. Ce qui me gêne en moi: même en Turquie, en Chine, pour ne pas parler de mes voyages en Côte d'Ivoire, au Brésil, je ne sais être autre chose qu'un touriste qui cherche à s'éviter. Et comme ça devient pire avec l'âge (voitures climatisées), ma différence culturelle s'affirme au lieu de s'effacer. La distance entre deux cultures me devient infranchissable. Je réussis encore à m'imaginer en paysan dans un chalet valaisan (si loin du Jura), mais je ne me vois pas en paysan hindou buvant de l'eau souillée. Je ne saurais renoncer à mon asocialité.

Reste qu'une société mondiale où personne ne tue systématiquement, où les chances à la naissance sont les mêmes pour tous est un beau rêve. Ai-je assez fait pour ce rêve? Comme beaucoup de mes contemporains, je pensais mourir vieux dans un monde transformé où cette égalité à la naissance aurait été rétablie. Je suis maintenant certain que ce projet quasi religieux est utopique. En un jour je consomme et pollue cent fois plus qu'un Indien. Or le touriste, que dit-il en permanence dans sa voiture climatisée? *Oh! quelle horreur tous ces déchets, ce plastique qui traînent!* Il n'imagine même pas que c'est son plastique qui traîne là. Mon train de vie produit dix, cent, mille fois plus de déchets que celui du petit mendiant dont je me débarrasse péniblement.

Admettre que l'histoire dure après nous. Espérer, travailler à des projets qui n'oublient pas la durée et continuer de produire des textes. La littérature ne doit être ni le mouchoir des lamentations populistes ni le bras armé de la richesse.

A Mahabalipuram (je le répète car je retiens de moins en moins bien les mots nouveaux), près du temple du Rivage que l'érosion gomme depuis une dizaine de siècles, les touristes qui en ont les moyens sont les bienvenus sur la pelouse du restaurant. On s'empresse de mettre à leur

disposition des fauteuils de plastique blanc autour d'une table pour servir des rafraîchissements. De la mer vient une brise tiède qui fait trembler les manguiers, les palmiers, et une sorte de pin tropical pourvu de longues aiguilles molles. Je fais partie d'un petit groupe affalé dans cette nature trop bien entretenue, à deux pas de la Tata blanche aux vitres noires que surveille notre chauffeur.

Passent deux jeunes filles en saris verts dont la soie flotte majestueuse. Elles se tiennent très droites avec leur longue tresse noire dans le dos et le sourire ineffable de déesses mythologiques. Elles marchent avec une extrême lenteur, comme pour une promenade de méditation, semblent discuter entre elles à voix basse. Puis, elles repassent, très lentement toujours, et j'admire le reflet que les couches de vert plus ou moins tendre donnent à leur silhouette. Jamais je n'avais noté autant de nuances de vert dans un seul vêtement. J'imagine qu'il s'agit de jeunes bourgeoises participant à quelque repas de famille ennuyeux. Leur démarche langoureuse, pieds nus sur le gazon semble tellement éthérée.

Ensuite elles reviennent toujours aussi souveraines. Mais cette fois elles portent une grande corbeille d'osier en équilibre sur leur tête, s'avancent vers le fond du jardin. Là-bas, à la décharge, d'un coup elles lancent le contenu de leur lourd panier: c'est de la terre.

Plus tard, le panier sous le bras. Puis le panier sur la tête. Ce sont des porteuses de cailloux, chargées des travaux pénibles. Le sari vert qu'elles portent est l'uniforme des jardinières.

A l'Université de Madras se répète le scénario désormais bien rodé de présentation de notre littérature. Le soir a lieu ce que vous et moi appelons un incident très peu diplomatique sur lequel je voudrais revenir pour essayer de me mettre d'accord avec vous.

Il s'agit de la grande salle de bal du palace où la reine Elisabeth d'Angleterre a été reçue, la dernière fois qu'elle a fait halte à Madras. Comme prévu depuis quelques jours déjà, c'est dans cet auguste endroit que notre ambassade compte inviter les représentants de l'université et du ministère de l'éducation nationale. Malheureusement, le conseiller d'ambassade qui a organisé la chose n'y est pas, retenu à Delhi. Il est chargé là-bas de tâches plus importantes puisqu'il accompagne la visite privée que la femme d'un conseiller fédéral veut faire à quelques temples convenus. C'est donc la pauvre Marie, secrétaire à l'ambassade, qui est chargée de négocier le plan de table avec ses hôtes indiens. Il y aura là du beau monde qui mérite certains égards diplomatiques et ne se déplace qu'avec des gardes du corps. Le recteur de l'Université (120000 étudiants) ou le ministre de l'éducation ne peuvent être placés dans n'importe quel ordre. Or la pauvre Marie croit bien faire en proposant, à la Suisse, un homme, une femme, un homme, une femme, sans égard pour le protocole indien. Comme ça grince sérieusement, la représentante de notre ambassade a cette parole malheureuse: *De toute façon, c'est nous*

qui payons. Les portes claquent, les larmes coulent, c'est le drame. Finalement le repas officiel a quand même lieu, mais les discours sont tronqués de part et d'autre. Le lendemain matin, Roger et moi, nous rendons chez le doyen pour présenter des excuses aussi plates que ridicules qui auraient éventuellement dû être présentées par notre ambassadeur. Mais que ne ferions-nous pas pour notre littérature et son rayonnement.

Roger, lui, ne tarde pas à en tomber malade. Jusqu'à 39° de fièvre. J'ose avancer l'hypothèse qu'il a davantage mal à son pays que moi. Personnellement je somatise différemment. La nuit, je peine à rester couché. Sur le côté droit des côtes une douleur sourde et continue m'empêche de respirer, sauf par toutes petites aspirations. Le jour qui suit, je crois souffrir du foie, la nourriture indienne bien sûr. Toutes ces épices inconnues à mon corps finissent par l'empoisonner. Je m'impose un jeûne, me contentant de boire en quantité de l'eau minérale. Mais la nuit revenue, je comprends mon erreur de diagnostic. Ce n'étaient pas les saletés de l'Inde qui me restaient sur l'estomac. J'avais tout simplement forcé la dose, lors de mes exercices acharnés dans le gymnase d'Hyderabad. A force de lever des engins trop lourds pour moi, j'avais sans doute fait sortir de ses gonds un muscle de mes côtes. Avec une bonne dose d'anti-inflammatoires, je remets un semblant d'équilibre dans mon corps, mais surtout entre lui et ma tête.

Sur la route de Pondichéry, la voiture klaxonne à chaque tour de roue, effrayant les piétons, les animaux et les cyclistes. Venant de Madras, nous longeons le bord de mer sans trop d'ornières. D'un côté, l'océan, de l'autre, les rizières où des femmes, sans couvre-chef en plein midi, repiquent inlassablement les pousses vertes. Plus loin, la route sert de moulin. Des petits tas de grains à même le goudron sont battus par d'autres femmes en sari, tandis que les hommes se reposent à l'ombre des manguiers. Ou se permettent même de jouer au cricket.

Après Delhi, Hyderabad et votre Madras, Pondichéry semble minuscule, elle compte pourtant 800000 habitants, une goutte d'eau dans l'océan de votre milliard d'habitants. A son approche, les carrefours se font plus denses c'est-à-dire qu'il faut à chaque fois quelques minutes pour que les vélos empêtrés dans les rickshaws, eux-mêmes coincés par les motos, elles-mêmes retenues par des attelages de bœufs, finissent par se démêler, trouvent une place pour une voiture de plus. Les piétons ne réagissent que rarement au premier coup d'avertisseur.

Pour signaler le premier carrefour urbain de Pondichéry, une estrade a été plantée en son milieu. Y trône un policier, dont la particularité est un képi rouge hérité de la légion étrangère. Il est à la française, mais modifié à l'indienne avec de la peluche dont on fait les ours pour enfants.

La ville de Pondi – comme disent ses habitants – a été reconstruite plusieurs fois depuis qu'en 1673, François Martin, un militaire français,

a acheté ici un village pour le compte de la compagnie des Indes. Aujourd'hui François Martin possède une rue à son nom, parallèle au front de mer, d'ailleurs rebaptisée en tamoul. Un autre qui avait sa rue, Joseph Dupleix, lui qui a voulu faire de Pondi le centre d'un empire français des Indes. Quant à Lally-Tollendal, son ancienne rue, dont je trouve encore une plaque, signale le gouverneur qui n'a pas su tenir tête aux Anglais.

En 1761, l'Angleterre a fait raser Pondi. Reconstruite selon un plan de rues qui se coupent à angle droit, elle se présente, aujourd'hui encore, en deux couleurs. D'un côté la ville Blanche, l'ancienne résidence des colons français, borde la mer. De l'autre, la ville Noire, l'arrière-pays populeux des autochtones. Un canal sépare toujours les deux couleurs de la ville. Canal, c'est beaucoup dire, je trouve qu'il s'agit d'un cloaque particulièrement puant.

Dans la ville Noire, la densité de population semble dix fois plus élevée que dans la Blanche, les klaxons cent fois plus bruyants. Pondi, dont le plan fait penser à celui d'une sous-préfecture française, craque à toutes ses coutures. A la nuit tombée autour des temples hindous, les mendiants dorment sur la rue par centaines, les vaches errantes viennent brouter les déchets de plastique et l'éléphant enchaîné au portail pousse des barrissements qui me fendent l'âme que j'ai pourtant dure.

Sur les photos prises au moment où la France a rendu Pondi à l'Inde, en 1954, la ville affiche fièrement une large plage de sable fin sur tout son front de mer. Aujourd'hui, toute plage est effacée et la mer butte directement contre la digue érigée en hâte pour protéger la ville. Plus de sable. Personne ne se baigne plus dans ce cloaque où se déversent les égouts de toute la ville. Si l'océan continue de monter, à cause de l'effet de serre, la ville sera sous l'eau, au prochain raz-de-marée de la mousson. Les prévisions des météorologues montrent que la mer envahira toute la ville Blanche.

Certaines villes sont rasées puis reconstruites. On peut toujours espérer. Hiroshima, mon amour, Pondi, mon chéri.

Je rencontre quelques personnes à qui je pose des questions sur leur rapport à la ville, avant son engloutissement. Je choisis un Indien, un Français installé et heureux et un couple de Français qui se sont mis à détester l'endroit.

M. Kishnamurti, directeur du département de français de l'Université de Pondi, est indien, fils de paysans pauvres. Sa langue maternelle est le tamoul. Contrairement à ses autres camarades de classe du lycée, il a refusé la nationalité française au moment où la France a cédé Pondi. Mon deuxième interlocuteur est Jean-Louis Gabin, un Français installé à Pondi où il a fait sa vie. A bonne distance de Paris, il travaille à l'édition complète des œuvres de Gilbert Lely dont le troisième et dernier tome paraît en mars au Mercure de France. Le troisième point de vue m'est donné par un couple d'enseignants français, Thomas et Sophie Saneux

qui n'en peuvent plus de Pondi et le disent d'une manière qui heurte vivement le politiquement correct. Chacun construit à sa manière un rapport à cette ville. D'un coup je regrette de devoir rentrer si vite. Car je me plais ici. J'aime les plafonds hauts de mon hôtel, les pales du ventilateur, les sols de marbre froid, le mobilier de style colonial qui subsiste et même ces miroirs fanés capitonnés de velours. Le matin tôt je découvre la ville, Blanche comme Noire, achète une petite couronne de fleurs à offrir, vais m'asseoir dans une gargote qui donne sur la mer. Cela fait bien deux semaines que je ne m'assieds plus dans une foule anonyme à écrire sur mon petit carnet.

De grosses arches de béton bleu, des chaises de plastique rouge, une énorme écume blanche et un bruit assourdissant. Une table faite d'une grosse plaque d'ardoise carrée montée sur quatre pieds blancs. Des corbeaux déportés par le vent. Tout est fait de couleurs pures. L'endroit s'appelle Le Café, en français. De temps en temps le ressac recouvre la sortie de l'égout qui crache en permanence une matière brunâtre dans une mer où personne ne se risque. Parfois on devrait se fâcher contre la mer qui monte. Mais est-ce bien à elle qu'il faut s'adresser? Que vient-elle chercher ici *exactement*?

Voilà, Chitra, je n'ai pas répondu à la question que vous me posiez tandis que le sable de la Marina entrait dans nos chaussures. Je ne sais pas *exactement* ce que je suis venu chercher chez vous. J'ai même oublié d'y chercher la tombe de mon parrain. Vous m'avez raconté l'histoire d'Echenoz venu avec une bourse Stendhal. Il en a rapporté un épisode que j'ai lu dans *Les Grandes Blondes* ainsi que l'idée de son dernier roman. Je n'aspire pas aux anecdotes que Roger m'accuse aimablement d'ajouter à mes romans chaque fois que je me rends sur la face cachée de notre planète. Je ne suis même pas certain de revenir jamais chez vous. En tout cas pas comme touriste et pas tant qu'y sévira le même ambassadeur. De temps en temps un courrier et des nouvelles de notre littérature, c'est tout ce que je peux vous promettre. Ne vous en faites pas pour moi, le souvenir d'un seul nocturne indien me suffit. Et le plaisir de me répéter votre question qui vaut bien toutes mes réponses en suspens. Saluez de ma part la plage de Madras, tant qu'elle existe encore.

Daniel de Roulet, Frasne-les-Meulières (France) est l'auteur de plusieurs romans, tels Virtuellement vôtre *(Prix Dentan 1994),* La Ligne bleue *(Sélection Prix Renaudot 1995) et* Double *(1998, Grand Prix de littérature du canton de Berne).*